

COMPTE-RENDU DE LA RENCONTRE PUBLIQUE PAR "LES AMIS DU FESTIVAL"

Rencontre avec l'équipe artistique d'AU MOINS J'AURAI LAISSE UN BEAU CADAVRE

École d'Art, 15 juillet 2011, 17h

Seul, le metteur en scène **Vincent Macaigne** « affronte » (verbe inapproprié, vu les réactions des intervenants) le public. Les premières réactions de l'assistance, en effet, font état d'une appréciation très positive du spectacle, même si, dit une dame, « trop de provoc' tue la provoc'... ». Ce à quoi Vincent Macaigne répondra qu'il ne se veut pas provocateur, qu'il n'est pas un aigri et qu'il s'attache simplement à chercher le meilleur moyen de raconter.

La construction de cette pièce s'est faite à partir de lectures diverses (Nietzsche, Dostoïevski, Shakespeare évidemment) et de son propre travail sur d'autres textes, sur des photos. Puis il est d'abord parti des « contraintes à affronter », avant de mettre tout ça bout à bout, et de ré-improviser presque en direct avec ses comédiens. Il ainsi abouti à un spectacle très long, d'environ 7h, dans lequel il a coupé, n'hésitant pas à changer fortement... mais c'est cela qui le stimule : « le chemin est plus intéressant pour moi que l'arrivée », dit-il.

Une spectatrice l'ayant remercié car, grâce à lui, c'était la première fois qu'elle comprenait *Hamlet* (sic), Vincent Macaigne précise qu'il n'a pas voulu monter *Hamlet*, la pièce de A à Z, mais prolonger un travail qu'il avait entrepris sur les contes danois, pour donner à voir ce qu'il ressentait de ce texte, notamment les interrogations sur le bien et le mal, sur la quête de pureté : questions très complexes et qui parfois le dépassent complètement. Pour lui, Hamlet est un personnage à la fois très grand et très petit, qui illustre les fonctions de « tomber et se relever ».

À la question « qu'attendez-vous de ce spectacle ? », Vincent Macaigne répond qu'il n'en attend rien de précis, si ce n'est que le théâtre réponde à des questions universelles.

Sur son occupation totale de l'espace, au Cloître des Carmes, il dit qu'il a volontairement fait en sorte que tout le lieu soit à lui, pour qu'ainsi le public « vienne chez lui ». Quant au chaos, il dit qu'il aime bien détruire un petit peu, y compris les formes de mise en scène, prisant très peu de faire un théâtre « conservateur ».

« Pourquoi tant de scènes de nu ? », demande un spectateur. Vincent Macaigne répond qu'elles se jouent dans un contexte où les personnages ont tout perdu, où ils reviennent à une sorte d'état originel : il n'y a donc pas, là non plus, de volonté de provocation de sa part.

Même type de questions sur :

- les insultes : « ça part comme ça », répond-il.
- les flots de sang : pour que tout le monde ressente la violence et la cruauté.

Puis, lorsqu'on lui demande s'il va persévérer dans ce type de théâtre sur « la bêtise humaine », Vincent Macaigne répond qu'il ne sait pas, et qu'à vrai dire il ne sait même pas s'il va continuer à faire de la mise en scène... ! Parce qu'il est incapable, lorsqu'il est plongé dans les représentations d'un spectacle, de penser à autre chose et de travailler sur un autre projet.

Interrogé sur sa place dans le paysage théâtral français, à propos d'un article de presse qui le présente comme « l'un des metteurs en scène les plus doués de sa génération », Vincent Macaigne biaise, en évoquant plutôt la difficulté actuelle de produire, de prendre des risques et, puisque le public est « joyeux », il convient donc de s'y mettre à plusieurs à y croire, comme à Avignon en ce moment.

Sur ces paroles volontaristes, à défaut d'être totalement optimistes, on se sépare au bout de plus d'une heure d'échanges et sous les applaudissements.

PP / AFA